

LA LEÇON DES ÉVÉNEMENTS

18 JANVIER 1918



MES BIEN CHERS FRÈRES,



TANDIS que je cherchais, anxieux, le moyen de rester intimement en contact avec vous et de répondre à vos plus intimes préoccupations, mon regard tomba sur ces paroles du prophète Isaïe : « Fortifiez les mains languissantes, affermissez les genoux qui chancellent; dites à ceux qui ont le cœur troublé : Courage, n'ayez pas peur, voici votre Dieu. » (Is. XXXV, 3-4.)

Est-ce à dire que vos courages fléchissent? Ou que je me figure que les forces morales vous abandonnent?

Non, mes Frères, mille fois non! L'énergie dont vous fîtes preuve dès la première heure ne s'est jamais démentie. Nous la voyons résister, toujours, chez les humbles, — ouvriers sans travail, détaillants sans ressources, employés sans traitement, — aux privations ajoutées aux privations, au froid, à l'épuisement, à l'humiliante pénurie de chaussures et de vêtements; résister, chez tous,

à la lourde atmosphère que, pas un instant, nos épaules ne peuvent secouer, au désenchantement d'espoirs déçus, à la lassitude, aux perspectives flottantes de l'inconnu.

Il n'y a pas jusqu'à nos compatriotes qui ne mettent, parfois, notre égalité d'âme à l'épreuve. Le spectacle d'une spéculation éhontée dont les honnêtes gens sont, çà et là, les témoins attristés ou indignés; l'insolence de certains individus satisfaits, qui affectent un luxe malséant en regard de la misère générale; la fatuité de quelques autres, qui portent collé au dos, au lieu de la garder dans le cœur ou au front, notre devise nationale : *L'Union fait la Force*, énervent les tempéraments les plus calmes, et suscitent des besoins de colère que l'on souffre, à certaines heures, de devoir violemment contenir.

Contenez-la, cependant, mes Frères, votre indignation. Et vis-à-vis de vos compatriotes infidèles, et sous les violences dont vous êtes les nobles victimes, restez maîtres de vous-mêmes. Les contrastes mettent en valeur les œuvres de génie. L'Auteur de la nature, qui pouvait la créer et la conserver sans chocs ni heurts, jugea qu'elle serait plus belle, plus digne de sa toute-puissance, si, à côté de la majestueuse régularité du système, elle subissait, çà et là, une rupture momentanée d'équilibre; si le règne organique avait ses monstres; l'humanité, ses fous et ses criminels. Il faut savoir supporter le mal, mes Frères, un mal local et passager, au profit de l'harmonie de l'ensemble. Vous vous résignez à l'opération de la cataracte, pour recouvrer la vue; à l'amputation chirurgicale d'un organe, pour sauver l'organisme. Vous supportez les étourderies, les fautes de vos enfants, afin qu'elles soient opportunément redressées à l'heure où vos conseils seront compris et la répression acceptée; la bonne Providence tolère nos infidélités, nos rechutes, des scandales publics, des crimes nationaux, des sacrilèges qui souillent les sanctuaires, et jusqu'aux âmes baptisées et consacrées. Maux physiques et fautes morales ont leur raison

d'être providentielle. Dût-elle nous dépasser toujours, il serait encore insensé de la nier, car il faudrait, pour la bien comprendre, n'être pas, comme nous le sommes, enfermés, sur un point de l'espace, dans un intervalle éphémère du temps, mais embrasser l'universalité des êtres, le champ illimité de l'histoire, et mesurer les relations de tous les événements qui s'écoulaient, avec les intérêts éternels de la gloire divine et de la vie immortelle des âmes.

Vous avez donc mille fois raison, mes bien chers Frères, de ne point vous laisser abattre; chaque jour, vous grandissez devant votre conscience qui vous approuve et vous félicite; devant le monde qui, unanimement, sans vouloir toujours l'avouer, vous admire; aux yeux de vos frères absents, que votre endurance console; de vos concitoyens d'ici, que votre vaillance soutient et qui vous la renvoient, accrue de leur solidarité.

Un écrivain, dans un article de revue de pays ennemi, me faisait hier un grief d'être vaniteusement fier de mes compatriotes et de le leur dire trop haut. Cela sent la réclame, écrivait-il.

Si j'avais la liberté de lui répondre, je ne lui enverrais que ces simples mots : Les Belges, vous ne les connaissez pas!

Ce Monsieur prend pour une flatterie ou un compliment frivole le respect de la beauté d'une âme qui sait souffrir. Il n'aperçoit pas la majesté du malheur, ce je ne sais quoi, dont parle Bossuet, qui illumine et achève tout ce qu'il y a de vraiment grand sur la terre.

Que si, néanmoins, à certaines heures, la coupe de la douleur débordait, songez à la simplicité magnanime de notre Roi, à la douceur de notre Reine, à la candeur, riche de promesses, des enfants royaux; songez à la ténacité de nos soldats, à la résignation des mutilés, au vide des foyers que la guerre a mis en deuil, à la cellule ou au campement de nos légions de prisonniers, civils et militaires, sur lesquels pèsent l'exil, l'isolement, toutes les privations et les contraintes d'un régime de captivité.

Ils restent vaillants, cependant, ces braves! Nous avons, dans les prisons d'Allemagne et de Belgique, des légions de prêtres, de religieux, de religieuses. Chaque fois que je recueille le secret de leurs confidences, elles m'attestent qu'ils ne voudraient pas avoir ignoré les souffrances de la captivité, tant elles leur sont apparues purifiantes, élevantes; tant elles ont uni au Cœur Sacré de Notre Seigneur leurs âmes sacerdotales.

Des otages revenus dernièrement du camp de Holzminden tiennent un langage analogue; l'un d'eux, me voyant ému sur son sort, me disait : « Ne me plaignez pas; on m'avait enseigné que le malheur rapproche de Dieu, je l'ai expérimenté. »

Oui, le malheur accepté rapproche de Dieu : c'est une première leçon des événements.

I. — PREMIÈRE LEÇON DES ÉVÉNEMENTS : LE MALHEUR ACCEPTÉ RAPPROCHE DE DIEU.



AVANT la guerre, vous vous étiez mépris sur l'orientation de la vie. Parce que les mille ressources du confort moderne avaient accru et généralisé le bien-être; parce qu'un argent aisément acquis avait multiplié vos moyens de jouissance, vous en étiez venus, nombreux, à l'idée, que la vie vous est donnée pour jouir et qu'il est loisible, raisonnable même de l'organiser dans ce but pour vous et pour vos enfants.

Or, voici que la Providence réinstalle la douleur à vos foyers d'où vous l'aviez sottement bannie.

Non, mes Frères, la jouissance n'est pas le tout de la vie. La douleur y prend sa part, le sacrifice en est une loi.

Bon gré, mal gré, vous souffrirez. Protestez, si cela vous plaît; murmurez, si votre imagination vous entraîne, mais il faut en

prendre votre parti, vous souffrirez. Du berceau à la tombe, le sentier où vous cheminerez sera semé de ronces et d'épines. L'agitation que vous vous donnerez pour échapper à leurs piqûres vous mettra de plus près sous leurs pointes acérées. Le saint homme Job a parlé le langage du bon sens : « L'homme n'a pas longtemps à vivre, et sa vie est remplie de misères. » *Homo natus de muliere, brevi vivens tempore, repletur multis miseriis.* (Job, XIV. 1.) Et encore : « L'homme est au monde pour peiner, comme l'oiseau pour voler. » *Homo natus ad laborem, et avis ad volatum.* (*Ibid.* V, 7.)

Donc, vous souffrirez; vos enfants souffriront; et il est absurde de vouloir nier un fait aussi évident, ou de n'en point tenir compte dans l'éducation de ceux que vous avez la mission providentielle de préparer à la vie.

La souffrance est un fait, et il est risible de se fâcher contre les faits, car, on l'a dit avec esprit, votre colère ne leur causera aucun mal.

Il s'agit de regarder en face la nécessité de souffrir, et de prendre attitude. Libre à vous de vous révolter, mais l'inéluctable loi brisera votre résistance, elle vous broiera. S'insurger contre un mal, c'est l'aggraver : lorsque l'enfant s'agite sous la main maternelle, qui lui panse les plaies, il les aigrit. Que si, au contraire, vous vous armez de courage pour attendre, de sang-froid, la douleur; pour la supporter avec patience quand elle s'abat sur vous, vous serez surpris de l'aisance relative avec laquelle vous la dominerez.

La force d'âme, ce que les Latins appellent *fortitudo*, est, à la fois, une vertu morale naturelle et une vertu chrétienne. La seconde surélève et affermit la première. La force d'âme apprend à l'homme deux choses : à lutter contre l'obstacle ou le danger, en un mot, à oser agir, et à pâtir, à pâtir plus encore qu'à agir.

De quelle endurance l'homme n'est-il pas capable pour son plaisir, pour le plaisir de la chasse, par exemple; pour la satis-

faction de sa curiosité, au cours de ses voyages; pour gagner un cœur noblement, ou même follement aimé; pour atteindre à la science, au progrès, à la conquête, à la gloire?

Il est donc en votre pouvoir de souffrir. La souffrance, acceptée dans un but légitime ou supérieur, honore l'humanité. Rien de grand ne se fait sans la souffrance. Lorsque les peuples, les familles, les individus n'ont plus d'autre ambition que de jouir, ils sont voués à la décadence.

La Providence divine arrête les nations sur la pente que, toutes, à pas plus ou moins précipités, elles descendaient. Elle les sauve en leur rappelant la loi du sacrifice. Que la Providence soit bénie!

A nous d'accepter virilement la leçon, et de ne pas reculer devant la part qui nous échoit dans la répartition de l'épreuve universelle.

« Courage, point de peur, voici votre Dieu! », disait le prophète Isaïe.

Dieu vous soutient dans la souffrance, parce qu'Il la veut pour votre bien, pour l'éducation de votre vertu, pour la pacification de vos passions, pour cet apaisement intérieur de tout votre être que, d'un mot, on appelle la paix, fruit d'une union plus intime et plus stable de l'âme à son Dieu.

N'ayez pas peur. Vingt fois, ceux qui ont, ces trois dernières années, le plus souffert en ont fait l'expérience : la réalité acceptée est toujours moins dure que le pressentiment.

Il plaît à la Providence de nous laisser ignorer la nature et la durée des épreuves auxquelles sa sagesse veut nous soumettre : elle sait qu'acceptée au jour le jour, avec son aide, l'épreuve ne dépassera pas nos forces, tandis qu'entrevue en bloc, à l'heure où nous n'avons d'appui qu'en notre faiblesse, elle nous écraserait.

A chaque jour suffit sa peine. Inclinez-vous, avec foi, sous la main paternelle de Celui qui peut tout, sait tout, et vous aime. Ne

scrutez pas avec une curiosité anxieuse, téméraire, les secrets de l'inconnu. Croyez que le bon Dieu ne vous laissera point seul et que jamais l'épreuve ne dépassera vos moyens.

Que vous importe, après tout, que le fardeau de votre croix soit doublé, si vous recevez, en même temps, une force double de résistance pour le porter? « Dieu n'exige jamais l'impossible, dit saint Augustin, dans un enseignement que le Concile de Trente a fait sien; il vous invite à faire ce dont vous êtes capable, à demander l'aide de Dieu pour ce qui vous dépasse, et son secours, il vous le promet, suppléera à votre insuffisance. » *Deus Omnipotens impossibilia non jubet, sed jubendo monet, et facere quod possis, et petere quod non possis, et Ipse adjuvabit ut possis.* (Conc. Trid. Sess. VI, Cap. XI.)

Quiconque a mis cette règle en pratique a reconnu que la réalité, si douloureuse fût-elle, était toujours moins dure que ses prévisions, parce qu'à l'heure où sonne l'épreuve, le Tout-Puissant nous prête son bras, ce qui faisait dire à notre otage courageux : On m'avait enseigné que le malheur rapproche de Dieu, je l'ai expérimenté.

On a beaucoup écrit, sur le problème du mal et de la douleur; des volumes se sont accumulés sur la matière au cours de l'histoire de la philosophie. Je crains bien qu'il n'y ait à la base de la plupart de ces dissertations, une équivoque : la philosophie raisonne et fait appel à la raison.

Mais la douleur n'est pas affaire de spéculation intellectuelle, elle est l'objet d'expérience. C'est par l'expérience que « le problème de la douleur » doit et peut être résolu.

Soumettez-vous les toiles de Rubens, les symphonies de Beethoven, les tragédies de Corneille au contrôle des mathématiciens¹?

¹ Un célèbre converti, écrivain de marque, R.-H. Benson, a écrit de fortes pages sur ce sujet dans *Paradoxes of Catholicism* et dans *Christ in the Church*.

Or, l'expérience a parlé, elle parle. Ils sont légion ceux qui, au cours des derniers événements, en proie aux formes les plus variées de ce que l'on appelle souffrances physiques ou morales, épreuves, croix, tribulations, infortune de n'importe quel nom, déclarent ne rien regretter, n'attendent de Dieu ni une douleur de moins, ni une joie de plus, ou n'hésitent pas à dire au Seigneur : Père, le sacrifice que vous m'avez demandé et que je vous ai offert m'a brisé; j'adore cependant votre volonté sainte; s'il était à refaire, je le referais.

Et que dire de l'élite, qui appelle la souffrance de ses vœux, de ses supplications?

Car ce sont là aussi des faits.

Je ne parle pas seulement des élans d'amour d'une Catherine de Sienne, d'une Madeleine de Pazzi, d'une Thérèse de Jésus, d'une Marguerite-Marie et de tant d'autres vierges héroïques qui, avec des nuances d'expression, demandent à Dieu de les tenir, sans trêve, dans l'alternative de souffrir ou de mourir; mourir, ô mon Dieu, pour vous être à jamais unie, ou vivre encore, mais pour souffrir.

Si ces ardeurs ne vous remuent pas, fixez les yeux sur ces géants dont vous n'essaierez de contester ni la pondération, ni la virilité, ni la transcendance du génie.

Regardez les apôtres, ces humbles pêcheurs d'hier, ouvriers manuels, étrangers assurément, aux emportements de l'imagination et du cœur; voyez ce qu'a fait de leurs âmes frustes l'action du Saint-Esprit : ils vont, prêchent, exposent leur liberté et leur vie pour attester la résurrection du Christ, et lorsque leur sincérité leur fait essuyer un outrage public, ils s'en reviennent du Sanhédrin, joyeux de leur privilège d'être méprisés pour le nom de Jésus: *Ibant apostoli gaudentes a conspectu concilii, quoniam digni habiti sunt pro nomine Jesu contumeliam pati.* (Act. Ap. V, 41.)

Saint Paul a connu, dans sa jeunesse, toute l'exaltation de la

passion : il a coopéré à la lapidation d'Etienne, le premier martyr; il a partagé l'orgueil intellectuel des pharisiens, il a demandé des lettres patentes pour traquer et persécuter les églises primitives. Or, ce même Paul, après que la grâce l'a touché, affronte avec une intrépidité qui ne sera plus surpassée, les avanies, les mauvais coups, les procédés les plus perfides et les plus humiliants; la simple énumération de ses épreuves remplit des pages entières de ses Lettres et des Actes des Apôtres.

Or, se plaint-il? Murmure-t-il? Jamais. « Je strabonde de joie, s'écrie-t-il, dans toutes mes tribulations. » *Superabundo gaudio in omni tribulatione nostra.* (II Cor. VII, 4.) « Je ne connais plus, dit-il encore, et ne veux plus connaître que Jésus-Christ crucifié. » *Non enim judicavi me scire aliquid inter vos, nisi Jesum Christum, et hunc crucifixum.* (I Cor. II, 2.)

Augustin a savouré le plaisir, il a bu à la coupe de la volupté, il a brigué et conquis des succès académiques : à cette époque de sa vie, le mal lui semble un non-sens et, pour lui trouver une apparence d'explication, il se jette, lui, le plus grand génie, peut-être, du monde occidental, dans les aberrations manichéennes où, en face du Dieu bon, apparaît un Dieu mauvais rendu seul responsable de tous les maux et de tous les désordres de l'univers.

Or, le même Augustin, après sa conversion, devient le plus ferme champion de la sagesse providentielle, et quand il résume ses impressions sur l'expérience du mal, il écrit : « L'amour supprime la souffrance, ou s'il la laisse subsister, la convertit en un objet aimé. » *Ubi amatur, non laboratur; aut, si laboratur, ipse labor amatur.*

Voilà des faits, mes bien chers Frères; on en allongerait indéfiniment la série.

Il me souvient que, dès ma toute première Pastorale, j'appelai votre attention sur leur valeur significative. Un psychologue américain, de premier ordre, homme de science sans croyance reli-

gieuse, venait alors de publier un ouvrage remarquable ¹ dont je vous citai un extrait. Il se rencontre, disait-il, dans l'histoire profane, des hommes qui acceptent la souffrance, en ce sens qu'ils s'y résignent. Mais ce qui y est inouï et ne se voit que dans l'histoire religieuse, c'est le spectacle d'âmes que la souffrance transfigure, captive, au point qu'elle leur devient un attrait, un objet de désir, d'amour. De pareils phénomènes, scientifiquement indéniables, révèlent une source d'activité mystérieuse, sans analogue dans le monde des réalités naturelles.

Eh bien oui, il y a une source d'activité mystérieuse qui met la joie au cœur même de la douleur; le philosophe incroyant l'ignore, les chrétiens l'expérimentent, c'est la source vitale de la grâce qui jaillit du Cœur Sacré de notre Christ immolé et vainqueur

¹ William James, *The Varieties of Religious Experience*, Lect. II, ou *L'expérience religieuse*, trad. Abauzit, ch. II. Entre autres choses, le savant psychologue écrit: « Comment l'âme religieuse peut-elle embrasser la souffrance, avec toutes ses épines, se mesurer avec la mort, être plus forte que la mort? Je ne me charge pas d'expliquer le mystère. Pour le comprendre, il faut avoir été soi-même un homme religieux, du type le plus caractérisé. Dans la piété la plus simple et la plus saine, nous observons cette complexité, cet esprit de sacrifice, cette joie sublime qui tient en échec les terrestres douleurs... L'ascétisme de ces âmes religieuses s'est nourri d'humiliations, de privations et de tortures, leur bonheur intérieur devenant toujours plus intense, à mesure que leur misère extérieure devenait plus extrême. Il n'existe aucune autre émotion qui puisse élever l'homme à cette hauteur vertigineuse... On a beau dire, on a beau faire, l'univers est notre maître. Nous ne pouvons trouver de repos durable que dans l'acceptation volontaire des sacrifices qui s'imposent à nous. Dans les états d'esprit qui n'atteignent pas à la hauteur du sentiment religieux, cette acceptation consiste simplement à se soumettre à l'inévitable, et le plus qu'on puisse faire, c'est de courber la tête sans gémir. Dans la vie religieuse, au contraire, les sacrifices sont accueillis avec joie : et l'on y ajoute même, pour augmenter son bonheur, des renoncements qu'on pourrait éviter.

» Ainsi donc, la religion nous rend aisés des sacrifices inévitables et nous y fait même trouver le bonheur; s'il n'est pas d'autre influence qui puisse produire un tel résultat, cela seul établit son importance capitale dans la vie humaine. Si rien d'autre ne peut remplir dans notre vie cette fonction consolante et fortifiante, la religion en devient un rouage essentiel. Du point de vue purement biologique, si j'ose dire, je ne vois pas que nous puissions échapper à cette conclusion. »

de la mort; elle verse dans les âmes dociles la charité, moteur tout-puissant du monde moral.

Oui, le psychologue l'a bien observé, ce qui est un mal, cause de désordre et de souffrance dans la sphère restreinte d'une faculté isolée, peut devenir un principe d'ordre et de jouissance, un bien, pour une faculté supérieure ou pour le sujet considéré dans la totalité de ses énergies.

L'homme aux aspirations naturelles élevées, préfère aux satisfactions grossières du boire et du manger, les jouissances plus fines de la science et de l'art; à ces jouissances, l'homme au cœur généreux préfère la joie plus délicate encore du dévouement à autrui. Les facultés supérieures bénéficient, même dans l'ordre naturel, des privations infligées aux facultés inférieures. Or, plus haut encore, dans l'ordre de la grâce, la vie spirituelle s'alimente de l'abnégation, de l'immolation volontaire de ce que saint Paul appelle tantôt « la chair », tantôt « le vieil homme », désignant par ces deux termes la nature livrée à ses tendances vicieuses, repliée sur elle-même, assujettie à son égoïsme. Cette immolation est une source de joies d'une qualité exquise. Les âmes chez lesquelles la charité est souveraine la tiennent pour leur plus précieux trésor. Elles ne conçoivent plus que l'on puisse aspirer à vivre pour autre chose. D'où leurs exclamations qui nous stupéfient : « Mourir, Seigneur, ou souffrir! » « Je surabonde de joie dans ma souffrance. » « Jésus, Jésus crucifié! »

Ces vérités expérimentales auxquelles la psychologie contemporaine apporte sa confirmation, notre divin Sauveur nous les avait inculquées : « Vous souffrez, nous avait-il dit, vous êtes accablés : venez à moi, tous, je vous rendrai votre première vigueur. Avec moi, de vos mains dociles, levez le joug que je vous mets sur les épaules; écoutez mes enseignements, soyez doux et humbles de cœur. Vous trouverez alors à vos vies une fraîcheur nouvelle. Faites-en l'expérience : le joug que j'impose aux miens

est, en réalité, bienfaisant : la charge que je leur donne à porter leur est légère. » *Venite ad me omnes, qui laboratis, et onerati estis, et ego reficiam vos. Tollite jugum meum super vos et discite a me, quia mitis sum et humilis corde : et invenietis requiem animabus vestris. Jugum enim meum suave est, et onus meum leve.* (Matth., XI, 28-30.)

Vous l'entendez, notre divin Sauveur ne vous a point bercés d'un optimisme illusoire. Vous souffrirez tous, vous a-t-il dit, la peine vous épuîsera. Ce sera le moment, alors, de vous tourner vers moi, qui vous aime et ne demande qu'à adoucir vos souffrances, à alléger vos fardeaux. Intruisez-vous à mon école, contemplez mes exemples, regardez-moi, imitez-moi. Gardez-vous de vous irriter, « soyez doux » ; gardez-vous de vous insurger orgueilleusement contre mon Père, « soyez humbles de cœur ». Moyennant cette acceptation docile et humble des desseins de la Providence, vous expérimenterez que vos âmes pacifiées revivront. Je ne supprimerai ni vos souffrances ni vos fardeaux, mais vous n'éprouverez ni le besoin ni l'envie de vous plaindre, parce que vous goûterez une douceur intime à accueillir les premières, une agilité insoupçonnée à porter les secondes.

Telle est donc, mes bien chers Frères, la première leçon des événements. Le bon Dieu ne nous abandonne pas dans la souffrance. Ceux qui Lui restent fidèles et dociles ne fléchissent pas. Leurs mains ne défaillent point, car Dieu les fortifie ; leurs genoux ne chancellent point, car Dieu les affermit ; leur cœur ne se trouble point, car, dans la mauvaise comme dans la bonne fortune, Dieu leur fait goûter la paix, l'union, le repos en Lui.



II. — SECONDE LEÇON DES ÉVÉNEMENTS : DIEU SE RÉVÈLE LE MAÎTRE.



UI donc, depuis qu'a éclaté la grande catastrophe, ne se sent sous la domination d'une puissance supérieure? Qui n'éprouve l'envahissement du mystère?

En deçà et au delà de la ligne de feu, que de calculs déjoués! Que de combinaisons mises à néant!

Que de prévisions démenties!

Ce n'est ni le lieu ni le moment de refaire l'histoire de ces trois longues années de guerre, mais laissez-moi vous remémorer, d'une part, ces masses gigantesques, ivres de leurs premiers succès, sûres d'elles-mêmes, brusquement arrêtées à quelques kilomètres de Paris et devant le ruisseau de l'Yser; d'autre part, ces puissantes offensives sans résultat décisif; d'une part, une guerre sous-marine, avant-coureur annoncé d'un triomphe prochain, et qui n'a d'autre effet utile que d'amener à l'Entente son plus puissant allié; d'autre part, une pression économique neutralisée par des conquêtes territoriales que rien ne faisait prévoir; songez à ces multiples surprises, heureuses pour les uns, fâcheuses pour les autres, déconcertantes pour tous : le pronostic fameux sur la limite extrême de la durée de la guerre : « trois mois ou trois ans », tombé à faux; la révolution russe; les événements d'Italie; les échecs de la diplomatie, et, tout à coup, — rayon de lumière dans un ciel noir, — l'objectif de deux siècles de croisades, glorieusement atteint, les Lieux Saints arrachés à la domination de l'Islam, rendus aux nations chrétiennes.

Que de fois l'imprévu s'est jeté en travers des assurances humaines! Voici trois années de guerre révolues; la quatrième est

en cours; et la solution que, coup sur coup, l'on croyait tenir, recule vers l'inconnu.

L'homme s'agite et Dieu le mène.

Les prêtres qui, chaque semaine, récitent le psautier, sont frappés de l'à-propos de ces paroles du psalmiste : « Que toute la terre craigne l'Éternel! Que tous les habitants du globe tremblent devant Lui!

» Car Il dit une parole, et l'événement arrive; Il ordonne, et sa volonté s'accomplit. Le Dieu souverain renverse les desseins des nations; Il anéantit les projets des peuples; mais la Sagesse de sa pensée n'est jamais en défaut, et les projets de son cœur se réalisent de génération en génération.

» Ce n'est ni la puissance des armées qui sauve le roi, ni la force qui fait le succès du héros; le cheval est impuissant à assurer le salut, sa vigueur ne suffit pas à garantir la délivrance. » (Ps. XXXII, *Exultate, justi, in Domino.*)

Et, pensant à ceux qui, trop confiants en eux-mêmes, ne lèvent pas les yeux vers l'Éternel, les prêtres se surprennent à dire, non sans mélancolie : « Notre âme espère dans le Seigneur; Il est notre secours, notre bouclier; car notre cœur se réjouit en Lui, se confie en son saint Nom. Seigneur, sois miséricordieux pour nous, comme nous espérons en Toi. » (*Ibid.*)

A tout problème humain, il y a une inconnue mystérieuse; aux plans le plus savamment étudiés, il y a une fissure par laquelle se glisse, à point nommé, l'intervention providentielle : ce qui faisait dire à Bossuet, que « la sagesse humaine est toujours courte par quelque endroit ». (*Discours sur l'hist. univ.*, p. III, ch. 7.)

La nature et l'histoire ont pour but suprême de nous mettre et de nous tenir en contact avec Dieu.

Les beautés de la création devraient nous faire admirer constamment la Sagesse du Créateur; les bienfaits qu'elle nous prodige, nous faire chanter une hymne incessante à la Bonté divine.

Mais la routine nous endort, et alors, la Providence, qui ne nous perd pas du regard, nous secoue par une catastrophe.

L'histoire révélait aux nations comme aux individus, une suite ininterrompue de gages de la bienfaisance divine, si elles savaient les accueillir avec reconnaissance et bénir la main et le cœur qui les distribuent. Mais, comme l'enfant gâté se retourne contre son père et sa mère, ainsi, dit le Seigneur, mon peuple, après qu'il s'est rassasié de mes bienfaits, se tourne vers des dieux étrangers.

Lorsque Moïse était à la veille de sa mort, le Seigneur l'appela et lui fit cette annonce prophétique : « Le moment s'approche où tu vas mourir. Je mènerai le peuple d'Israël dans le pays que j'ai juré à ses pères de lui donner, pays où coulent le lait et le miel; il mangera, se rassasiera, s'engraïssera; puis, il se tournera vers d'autres dieux et les servira. Il me méprisera et violera mon alliance. En ce jour-là, ma colère s'enflammera contre lui. Je l'abandonnerai et lui cacherai ma face. Il sera la proie d'une multitude de maux et d'afflictions, et alors il dira : Vraiment, c'est parce que Dieu n'est pas au milieu de nous, que ces maux nous ont envahis. A ce moment, où mon peuple sera atteint par une multitude de maux et d'afflictions, l'annonce que je te fais et que tu consigneras dans un cantique à l'usage des enfants d'Israël, déposera comme témoin contre mon peuple ingrat. » (Deut. XXXI.)

Mes bien chers Frères, dans cette histoire du peuple d'Israël, ne reconnaissez-vous pas celle des nations européennes? N'apercevez-vous pas certains traits de notre histoire nationale?

Depuis 1830, la Belgique a pu se glorifier d'une prospérité économique sans précédent. Son agriculture, son industrie, son commerce étaient en progrès continu. Ses richesses intellectuelles et artistiques s'accroissaient sans relâche. La paix extérieure protégeait son essor. Ses fleuves coulaient le lait et le miel.

En bénissiez-vous assez le bon Dieu? Oh, non. Que de fois j'ai entendu vos prêtres zélés gémir au spectacle de l'oubli de Dieu,

au jour du repos dominical! La bonne Providence est condescendante pour vos besoins et ne réclame de vous qu'un bien mince effort. Vous avez six jours de la semaine pour vos travaux manuels et pour vos affaires; Elle vous demande de faire trêve *un* jour à vos occupations matérielles, et de Lui réserver, ne fût-ce qu'en cet unique jour, *une* heure pour assister à la Messe, pour écouter la parole de l'évangile, et pour vous associer, si possible, à la communion du sacrifice eucharistique. Une heure sur une semaine, est-ce trop, mes bien chers Frères? Est-ce trop, pour Lui dire que vous ne l'oubliez pas; que vous reconnaissez ses droits souverains sur vous et sur vos familles; que vous La remerciez de ses bienfaits; que vous Lui confiez vos intérêts du temps et ceux de l'éternité?

Eh bien, oui, il est humiliant de devoir le confesser, cette seule heure sur une semaine entière, beaucoup la refusaient à Dieu; ce jour unique de repos sur sept, beaucoup ne se l'accordaient pas. La passion de l'argent était plus forte que la loi du devoir; la passion de l'alcool — de ce maudit alcool, plus meurtrier que la guerre qui décime l'Europe, — la folie des plaisirs troublants, étaient plus impérieuses que l'attrait de la paix de la conscience et que les joies pures du repos familial.

Je m'exprime mal, toutefois, en disant que beaucoup ne s'accordaient pas le repos du dimanche. Il serait plus exact de dire qu'à beaucoup ce repos était refusé.

J'espère que, dès le retour de la paix, lorsque les représentants de la nation assumeront l'honneur et la charge de relever nos ruines, ils édicteront, de commun accord, trois lois absolument indispensables à la santé physique et morale de notre peuple : une première, pour supprimer les abus du cabaret et endiguer l'alcoolisme; une seconde, pour procurer à l'ouvrier un foyer salubre; une troisième, pour lui assurer, — réserve faite uniquement des exceptions absolument indispensables — le repos de la journée entière du dimanche, au milieu des siens.

Et vous, chers ouvriers, j'espère bien que vous ferez valoir votre puissance électorale, pour réclamer de ceux à qui vous confiez la gestion publique de vos intérêts, le respect des droits naturels inhérents à votre dignité d'homme, d'époux, de père de famille.

Puissiez-vous mettre alors à profit le repos que la société vous garantira, pour rendre hommage à Dieu, votre Bienfaiteur et votre Père; pour vous ressouvenir que vous devez, à votre femme et à vos enfants, l'exercice de votre autorité familiale!

La famille, elle aussi, trop souvent, oubliait Dieu et se tournait vers des dieux étrangers, vers les idoles de la jouissance sans charges, du bien-être sans périls. Des gens pervertis par la littérature malsaine du roman immoral et du théâtre gouailleur, se faisaient gloire de transformer l'union conjugale en une association de plaisir et de bas intérêts. L'opinion publique leur était trop complaisante et, par contre, n'avait pas assez le respect de ces natures généreuses pour lesquelles le mariage reste la fusion de deux cœurs, de deux âmes, de deux vies, qui se complètent à l'effet de donner à la patrie des hommes de devoir et d'honneur, à l'Eglise et à Dieu des chrétiens et des saints. L'union conjugale ainsi comprise est un acte de foi permanent à la Providence de Dieu. Les époux se confient à Elle; Elle veille sur eux et garde les enfants qu'ils élèvent pour sa gloire. Plaise au ciel que la gravité des événements restaure ces principes dans les consciences chrétiennes, et détourne de nos foyers les châtimens dont les Saintes Ecritures menacent les profanateurs des lois sacrées du mariage, calculateurs égoïstes qui, selon la chaste et forte expression de la langue populaire chrétienne, se défient de la Providence.

La violation du jour du Seigneur, les abus du mariage offensent Dieu, assurément, mes Frères, et justifient son courroux. Mais, il n'en faut point douter, le principal crime que le monde expie

en ce moment, c'est l'apostasie officielle des Etats et de l'opinion publique.

« Seigneur, Seigneur, Roi tout-puissant, s'écriait Mardochée sous la persécution d'Artaxercès, tout est soumis à votre pouvoir, et personne n'est capable de résister à votre volonté. Tout vous appartient, et l'on ne résiste pas à votre majesté. » *Domine, Domine, Rex omnipotens, in ditione tua cuncta sunt posita, et non est qui possit resistere tuae voluntati. Dominus omnium es, nec est qui resistat majestati tuae.* (Esther, XVI, 9-11.)

Les nations, aussi bien que les familles et les individus, sont la propriété de Dieu et doivent rendre hommage à sa Souveraineté.

La nation n'est pas un informe assemblage d'unités juxtaposées; elle est une organisation vivante, aussi réelle que les individus; elle a une âme qui communique son souffle et ses énergies à toutes les cellules de l'organisme et les fait converger vers un but unique, dont tous les patriotes, cette fois, ont pris intimement conscience, l'unité, la conservation intégrale, la sauvegarde de la patrie.

Or tout ce qui a une réalité a Dieu pour premier Auteur et pour But suprême.

Les nations doivent donc reconnaître et confesser la Souveraineté de Dieu.

Il a plu à l'Eternel de confier sa Royauté sur le monde au Verbe incarné, notre Christ Jésus. Le voyant de l'Apocalypse le contemple aux cieux, dans l'attitude d'un triomphateur et d'un justicier. « Ses yeux jettent des flammes; il porte au front de nombreux diadèmes, insigne de son universelle royauté; son manteau est teint de sang; son nom est le Verbe de Dieu.

» Les milices angéliques l'accompagnent, lorsque la justice l'oblige à venir visiter la terre. De sa bouche sort une épée aiguë, qui frappera les nations coupables. Sa houlette pastorale est armée de fer. Il foule lui-même, dans le pressoir, le vin de la colère du

Dieu tout-puissant. Sur son vêtement et sur ses membres, il porte l'inscription : Roi des rois, et Souverain des souverains. *Rex regum et Dominus dominantium*. (Apoc. XIX, 12-16.)

Le Roi-Prophète avait prédit « la révolte des nations contre Dieu et contre son Christ. Il les avait entendues s'écrier : Rompons leurs entraves, secouons leur joug. Mais Celui qui habite dans les cieux se rit d'elles. Jéhovah a dit à son Christ : Tu es mon Fils; je te donnerai les nations en héritage. Tu les briseras de ton sceptre de fer; tu les mettras en pièces comme le vase du potier. » Et le Prophète avait conclu par cet avertissement : « Maintenant, donc, ô rois, ayez l'intelligence; tenez-vous pour avertis, juges de la terre. Servez le Seigneur dans la crainte et, en tremblant, rendez-Lui vos hommages. Adorez le Fils, de peur qu'Il ne s'irrite (si vous Lui refusez la reconnaissance de ses droits), et que vous ne périssiez en chemin. Car, bientôt, sa colère s'enflammera; heureux, alors, ceux qui lui seront restés fidèles. » (Ps. II, *Quare fremuerunt.*)

L'histoire moderne a traduit en réalité la prophétie de David et l'annonce de l'Apocalypse.

En 1517, il y a, date pour date, quatre siècles, le moine Luther s'insurgea contre l'Eglise du Christ et détacha d'elle un gros tiers des nations européennes. Privée de la direction et de la sauvegarde du magistère infailible, la raison humaine tomba du protestantisme dans le rationalisme, à telle enseigne qu'il n'y a, peut-être, plus un seul dogme de foi sur lequel les chefs religieux des Eglises protestantes demeurent d'accord, et que plus une seule Faculté de théologie des universités allemandes ne professe la divinité de Jésus-Christ.

La Révolution française propagea le rationalisme dans le monde et l'inocula aux Pouvoirs publics.

Le rationalisme de Jean-Jacques Rousseau et de Voltaire, fauteurs des idées inspiratrices de la Révolution française, n'était pas athée; le libéralisme, — c'est-à-dire le rationalisme appliqué à la

vie publique, — avait, en Belgique, en 1830, une teinte religieuse, et la plupart de ceux qui le professaient n'eussent conçu ni un enseignement, ni un ordre social sans religion.

Mais la logique de l'erreur poursuit sa marche à pas précipités, et, aujourd'hui, les hommes investis de la mission de gouverner les peuples sont, ou se montrent, à bien peu d'exceptions près, officiellement indifférents à Dieu et à son Christ.

Je n'incrimine pas les personnalités respectables qui, pour ne pas provoquer un mal plus grave, se soumettent loyalement à la situation amoindrie qui leur est faite; c'est cette situation même que j'envisage et, au nom de l'Évangile, à la lumière des encycliques des quatre derniers Papes Grégoire XVI, Pie IX, Léon XIII et Pie X, je n'hésite pas à déclarer que cette indifférence religieuse, qui met sur le même pied la Religion d'origine divine et les religions d'invention humaine, pour les envelopper toutes dans le même scepticisme, est le blasphème qui, plus encore que les fautes des individus et des familles, appelle sur la société le châtement de Dieu.

Le grand pervertisseur des idées du dix-neuvième siècle, est le philosophe allemand, Emmanuel Kant. J'en fus toujours si profondément convaincu, pour ma part, que je consacrai à le combattre tout ce que je pus trouver d'énergie et d'influence au cours de ma carrière professorale ¹.

Kant a deux parties, l'une spéculative, l'autre pratique, dans sa philosophie. Sa philosophie spéculative aboutit à la conclusion que l'existence de Dieu et les vérités qui reposent sur elle sont indémonstrables, en sorte que l'homme de science se passe de Dieu.

¹ Un philosophe allemand de grande autorité, Rudolf Eucken, confirma de son point de vue, le même jugement. En 1901, les *Kantstudien* publièrent sous sa signature, un article sensationnel intitulé : *Thomas von Aquino und Kant, Ein Kampf zweier Welten*. En 1899, Paulsen : *Kant der Philosoph des Protestantismus*, avait parlé dans le même sens.

Sa philosophie pratique affirme avec vigueur la loi du devoir ; mais celui-ci ne pouvant trouver en Dieu, qui a été banni de nos convictions, ni son origine, ni son point d'appui, prendra sa source dans le sujet même qui en a conscience. Voilà donc l'homme qui ne relève que de soi dans l'ordre moral ! Il est à lui-même son propre législateur, il est à lui-même l'idéal, la fin à laquelle se subordonne sa liberté.

Une personnalité morale trouvant en elle-même sa fin, voilà, selon Kant, l'homme, tout l'homme !

Le tentateur avait dit à nos premiers parents : Mangez du fruit de l'arbre de la science du bien et du mal, et vous serez comme des dieux.

Kant a dit à l'homme : Ta grandeur est dans ta moralité. De cette moralité tu es le principe et le but ! Ta grandeur vient de toi. Tu es Dieu !

Et comme, tôt ou tard, les idées germent et produisent leurs fruits, de vie ou de mort, l'indépendance souveraine préconisée sous le nom d'autonomie de la personnalité, développera dans les consciences l'instinct de l'orgueil ; chez les uns, l'identification de l'homme à la divinité, sous la forme de monisme panthéiste ; chez les autres, l'orgueil du fort qui sacrifie les faibles à sa supériorité surhumaine ; chez d'autres encore, l'orgueil guerrier de la nation ou de la race, par lequel se justifient tous les procédés utiles de domination et d'oppression ¹.

¹ L'écrivain religieux le plus écouté, peut-être, des milieux catholiques allemands, Mgr von Keppler, évêque de Rottenburg, a écrit ces lignes : « La conscience très vive de sa personnalité, voilà ce qui caractérise particulièrement l'homme du XX^e siècle... Cette idée a dû parcourir un chemin considérable avant de pénétrer la société tout entière. Kant et Schleiermacher, la tirant des hauteurs de la métaphysique, l'avaient placée sur le terrain de la vie morale. Après eux, Goethe la magnifia, lui décerna le nom de « trésor des humains ». Puis Stirner et Nietzsche parurent : s'approchant à leur tour, ils lui insufflèrent leur propre âme ; les tristes disciples qui les suivaient y ajoutèrent jusqu'à la submerger, d'autres poisons plus pernicieux encore, et c'est alors

Le modernisme, contre lequel le Pape Pie X a si heureusement et si puissamment réagi, n'était qu'une infiltration lente du kantisme dans les consciences chrétiennes et dans la théologie.

Dieu merci, le modernisme est dénoncé, vaincu; la foi de l'Eglise est sauvée; elle ne peut sombrer; mais les idées du philosophe allemand ne sont pas déracinées. Sans doute, les esprits qui n'avaient pas mesuré le péril du principe, le jugeront par ses conséquences. Dieu devait abattre l'orgueil érigé en système, l'idole qui s'idolâtrait. *Odibilis coram Deo est hominibus superbia.* « La superbe est pour Dieu comme pour les hommes un objet de haine. » (Eccli. X, 7.)

Vous me direz, peut-être : Si Kant est le grand coupable, pourquoi les héritiers naturels de sa doctrine ne sont-ils pas les premiers punis?

Ne nous arrogons pas le contrôle des secrets de la Providence. Les crimes publics seront, tôt ou tard, punis. L'heure et le mode de la répression appartiennent à Dieu.

Le fléau dévastateur n'épargne, d'ailleurs, personne, et nul ne sait qui en subit le plus douloureusement les atteintes.

La Justice distributive est l'œuvre du Souverain Juge; « A moi

seulement qu'elle devint vraiment populaire et prit l'ampleur d'une grande puissance moderne.

» Maintenant, dans les hautes comme dans les basses classes, l'idée sublime est devenue le génie malfaisant qui pousse à tous les méfaits, menace tout ce qui est autorité, s'insurge contre toute règle extérieure, se moque des dogmes, des lois, de la naissance, bien au-dessus desquels il se place, et revendique la libre expansion de toutes ses énergies.

» Le grand mot d'épanouissement de l'individu est un euphémisme qui cache l'égoïsme le plus abject, la liberté de tout faire, le dévergondage et la débauche, l'anarchie et la sauvagerie morale...

» ... La principale mission du prédicateur, de nos jours, doit être de faire comprendre aux hommes, que l'on n'obtient une bonne et saine personnalité que par une foi humble et soumise, une obéissance volontaire, la discipline de la volonté par le travail et l'abnégation, le renoncement et la souffrance. » (*La Prédication contemporaine*, ch. IV, *Culture du moi*, trad. L. Douadicq. Paris, Lethielleux, 1912.)

la vengeance, dit le Seigneur, à moi de l'exercer. » *Mihi vindicta, ego retribuam.* (Rom. XII, 19.)

Fussions-nous les moins coupables, notre épreuve est méritée; il faut savoir l'avouer; d'autant que, plus nous avons reçu, plus aussi le Maître est en droit de nous redemander, et plus noire est l'ingratitude de ceux qui Lui sont infidèles.

Laissez loyalement parler vos consciences, mes Frères, et répondez : La divine Providence pouvait-elle indéfiniment tolérer cette profanation du dimanche, cette violation des droits sacrés de la famille, cet étalage public de révolte et d'orgueil, que nous avons eu la douleur de devoir vous rappeler?

Dès avant la guerre, n'avez-vous pas entendu vingt fois les honnêtes gens dire, dans leur simple bon sens : « Cela ne peut pas durer » ?

Vous-mêmes, quand une injustice vous frappe, ne demandez-vous pas, aussitôt, réparation? Et, pour peu que la réparation tarde, n'êtes-vous pas tentés de crier au scandale?

Non, le mal d'avant la guerre ne pouvait durer. Un besoin universel de justice appelait l'intervention divine. Elle s'est déclarée. Dieu frappe de grands coups. Il se révèle le Maître. Adorons-Le. Bénissons son Saint Nom.

Et, tandis que nous nous inclinons sous sa justice, invoquons sa miséricorde; persuadés que, selon le mot de Lacordaire, « Dieu met dans le châtement la résurrection ». (Lacordaire, 63^e conf. à la fin.)



III. — TROISIÈME LEÇON DES ÉVÉNEMENTS :

DIEU MET DANS LE CHÂTIMENT LA RÉSURRECTION.



ES bien chers Frères, d'où viendra le salut? Je ne parle pas, en ce moment, de la délivrance de notre cher pays, que je considère comme assurée. Notre indomptable volonté de rester Belges et unis, en dépit de l'agitation bruyante et facile d'une poignée de traîtres sans mandat; le cri de justice qui monte de la conscience universelle en notre faveur; les assurances augustes de notre Pape bien-aimé, la parole des chefs d'Etats, la voix des parlements proclamant à l'envi, que l'article premier du programme futur de la paix doit être la libération complète de la Belgique : vous cherchiez en vain, de plus fortes garanties humaines de notre libération et de notre indépendance.

Mon dessein est de vous conduire aujourd'hui au-dessus de l'arène des belligérants, au-dessus des fluctuations des événements qui passent, et de me demander avec vous : d'où pouvons-nous espérer la régénération chrétienne de la société, son retour au culte religieux, aux vertus familiales, à la reconnaissance des droits de l'Eternel et de son Christ?

Nous sommes coupables : la loi du châtiment pèse sur nous.

Nous restons libres, sans doute, et devrions nous relever : mais en aurons-nous le courage et la force?

Dieu nous aime, oui, mais sa justice a le mal en aversion : peut-Il l'absoudre?

D'où, donc, viendra le salut?

Ecoutez cette antienne de l'Eglise, au jour de l'Exaltation de la sainte Croix. Empruntant une parole de saint Paul aux Galates,

elle chante à l'Introït de la Messe : « Gloire à la Croix de Notre Seigneur Jésus-Christ, en qui nous puisons le salut, la vie, la résurrection; il est notre Sauveur et notre Libérateur. » *Nos autem gloriari oportet in Cruce Domini nostri Jesu Christi, in quo est salus, vita et resurrectio nostra : per quem salvati et liberati sumus.* (Cf. Gal. VI, 14.)

Dans la Mort de l'Homme-Dieu, la Sagesse divine a fusionné, en un seul acte magnifique, les réparations réclamées par la Justice, les effusions de la Miséricorde, et, grâce à la loi de solidarité qui unit la race humaine au Christ Rédempteur, la participation effective du coupable à sa régénération.

L'application à l'heure actuelle, de ce sublime dessein d'amour est la *troisième et dernière leçon des événements.*

Lorsque le peuple d'Israël était en marche vers la terre promise, fatigué et ennuyé d'une trop longue attente, il se mit à murmurer contre Dieu et contre Moïse. Un bienfait est si vite oublié! « Pourquoi fallait-il nous retirer de l'Égypte, disait-il, si c'était pour nous faire mourir dans le désert? Nous avons faim, nous avons soif, et cette misérable manne que vous nous donnez, nous en sommes dégoûtés. » (Num. XXI, 4-5.)

Le croirait-on, mes Frères? Jéhovah avait multiplié les prodiges, pour arracher son peuple élu à la servitude d'Égypte. A plusieurs reprises, la toute-puissance divine avait fait jaillir une eau fraîche du rocher; la manne, par un miracle constamment renouvelé, tombait dans le désert; le peuple en mangeait, s'en rassasiait, et, tandis que, selon la parole du psalmiste, il en avait encore plein la bouche (Ps. LXXVII, 29-30), il s'élevait contre son divin Bienfaiteur et murmurait. Dieu irrité, le châtia. Il le livra à la morsure des serpents, jusqu'à ce que, conscient de son ingratitude, il accourût vers Moïse et lui dit : « Nous avons péché, car nous avons parlé contre l'Éternel et contre toi. Prie, afin qu'Il éloigne de nous les serpents. » Moïse pria pour le peuple; et alors

le Seigneur dit à Moïse : « Fais-toi un serpent d'airain, hisse-le sur une perche; quiconque aura été mordu, et le regardera, vivra. Moïse fit donc un serpent d'airain, le dressa sur une perche; et les blessés qui le regardaient, guérissaient. » (Num. XXI, 6-9.)

Le serpent d'airain est un symbole préfiguratif, mes Frères; vous y avez tous reconnu la croix sur laquelle fut garrotté et hissé le divin Agneau qui efface les péchés du monde, Notre Seigneur Jésus-Christ.

Au pied de la Croix, devant la mort de l'Homme-Dieu, il s'est formé immédiatement deux races d'hommes, disait Lacordaire (Lacordaire, 66^e conférence), la race de ceux qui acceptent cette mort, et la race de ceux qui ne l'acceptent pas; la race du péché originel et la race de la réparation.

Le jour où sa Mère et saint Joseph montèrent au temple pour y présenter l'Enfant-Dieu, un pieux vieillard, poussé par l'Esprit-Saint, les y attendait.

Et, sollicitant la faveur de presser dans ses bras le précieux trésor, il bénit Dieu en s'écriant : « Cette fois, Seigneur, tu peux laisser partir ton serviteur en paix (dans la paix de ses espérances réalisées); tu as tenu tes promesses; j'ai vu de mes yeux l'accomplissement de ton œuvre de salut, mise à la disposition de l'humanité, lumière révélatrice pour les nations, gloire de ton peuple d'Israël. » (Luc, II, 28-30.)

Puis, se tournant vers Marie, la Mère de Jésus, Siméon poursuivit : « Cet enfant sera pour un grand nombre en Israël une occasion de ruine ou un principe de résurrection; c'est sa destinée; il sera un étendard qui suscitera la contradiction; et toi-même, un large glaive te transpercera l'âme; il le faut, pour mettre au jour ce qu'il y a de plus intime dans les cœurs de la multitude. » (Luc, II, 34-35.)

Eh bien, mes Frères, parcourez du regard les vingt siècles de l'histoire du christianisme, et dites-nous si, oui ou non, les

prophéties dictées à Siméon par l'Esprit-Saint sur le Christ et sur Marie, la Reine des martyrs, se sont réalisées.

Du pied de la croix où expire l'Homme-Dieu et où sa Mère, debout, comme le prêtre à l'autel, l'offre en sacrifice, jusqu'au pied du Vatican, où, dans un palais fermé, bat le cœur souffrant et compatissant du Vicaire du Christ, 260^e successeur du premier Pape immolé sur le Janicule, tirez une ligne droite et regardez :

Dès l'instant où s'ouvre l'ère chrétienne, deux puissances se dressent en face l'une de l'autre, en lutte l'une avec l'autre : douze artisans, sans culture, suivis d'une poignée de disciples inconnus, marchent à la conquête du monde. Le monde, c'est l'Empire romain, avec la force de ses armées, la sagesse de ses législateurs, le prestige de sa littérature et de son histoire, la richesse de ses butins ; le duel dure trois siècles, au cours desquels l'Eglise verse à flots les vies de ses enfants ; succombe dix fois, semble-t-il, mais pour renaître dix fois de son baptême de sang, jusqu'à l'heure où Constantin proclame qu'elle a conquis le droit de s'affirmer au grand jour. A peine a-t-elle échappé à la persécution des Césars, que les empereurs de Byzance combattent ses dogmes et enchaînent ses évêques. Les barbares mettent la chrétienté à feu et à sang. Quand sa sphère d'action s'est agrandie, les Souverains jalourent son influence et veulent lui arracher ses prérogatives. Puis, tour à tour, la Renaissance, le Protestantisme, la Révolution française, la Franc-Maçonnerie, s'acharnent contre elle.

Qu'a-t-elle à leur opposer ? Ce que le monde estime et affectionne, elle ne l'a pas. Ce que le monde abhorre, elle le prêche. « Il n'y a guère parmi vous, disait saint Paul, de représentants de ce que le monde appelle sagesse, puissance, noblesse de famille. Au contraire, ce que le public juge insensé, Dieu en a fait choix pour confondre les sages ; ce qui aux yeux des hommes est faible, Dieu l'a choisi pour confondre les forts ; ce que le monde n'estime pas, ce qui pour lui ne compte pas, ce qui n'est rien, Dieu a voulu s'en

servir pour réduire à néant ce qui se donne de l'importance : car il veut que rien d'humain ne se glorifie devant Lui. » (I Cor. I, 26-29.)

A un monde avide de richesses, de voluptés, d'honneurs et de succès, l'Évangile oppose l'esprit de pauvreté, de chasteté, d'humilité, d'abnégation. En face des idoles du siècle, l'Évangile et l'Église dressent obstinément la croix, annoncent Jésus et Jésus crucifié.

Et la merveille est que, dans ce duel vingt fois séculaire, le Christ et ses disciples, toujours apparemment vaincus, triomphent toujours. « On nous prend pour des mourants, disait saint Paul aux Corinthiens, et voyez donc comme nous sommes pleins de vie. » *Quasi morientes et ecce vivimus.* (II Cor. VI, 9.)

La clé de l'histoire, mes bien chers Frères, c'est l'exaltation de la Sainte Croix.

Que la race des hommes qui acceptent la mort de l'Homme-Dieu et tournent le regard et le cœur vers son Crucifix, disparaisse un instant de notre terre, et c'en est fait de la civilisation.

Supposez que, le 4 août 1914, le peuple belge n'eût pas su mourir; supposez que la jeunesse de notre pays, au lieu de courir aux bureaux d'inscription volontaire, se fût dérobée au danger, plaçant le repos et la jouissance au-dessus du sacrifice, où en serions-nous, grand Dieu, où en serions-nous?

Et si vous-mêmes, épouses et mères, gémissant sur vos maris et sur vos fils absents, ou peut-être disparus, vous eussiez devancé de vos vœux l'heure providentielle et réclamé une paix qui n'eût été qu'une trêve ou un leurre, ne confesserez-vous pas que vous eussiez avili l'honneur de la patrie?

Mourir, c'est ce que l'homme peut faire de plus grand et de plus beau.

Qu'un homme ait souillé sa jeunesse ou son nom, s'il a le courage de donner sa vie pour une cause sainte, je vous défie de

ne pas déclarer que son passé est oublié. (Cf. W. James, *The varieties of religious experience*, Lectures XIV, XV.)

C'est que, mes Frères, notre divin Maître nous l'a enseigné, il n'y a pas de geste plus beau que de donner sa vie pour ceux que l'on aime.

Je me trompe, il y en a un plus beau, infiniment plus beau, s'écrie l'apôtre saint Paul, c'est celui de notre Christ Jésus qui donne son sang et sa vie pour nous, au moment où nous sommes encore misérables, pécheurs, en inimitié avec Dieu. (Rom. V, 6-10.)

Aussi le sacrifice volontaire de Notre Seigneur Jésus-Christ sur sa croix, la répétition quotidienne de ce très saint Sacrifice sur nos autels, est le chef-d'œuvre de l'univers.

Il n'y a rien, il ne pouvait rien y avoir, dans aucun monde possible, de plus sublime que la libre immolation du Calvaire.

Un théologien de génie, commentateur de saint Thomas d'Aquin, le Cardinal Cajetan, en fait la remarque : Tous les actes théandriques du Christ avaient, ont toujours, à raison de la divinité de la Personne du Verbe, une dignité infinie; mais l'objet de ces actes est plus ou moins haut placé sur l'échelle des valeurs. L'oblation de sa vie, au profit de coupables, de l'humanité pécheresse, par charité miséricordieuse, appartient au genre le plus élevé d'actes à la portée d'une volonté créée. Aussi le sacrifice volontaire de Notre Seigneur Jésus-Christ, pour le salut du genre humain, atteint-il le zénith du monde moral : c'est de tous les actes qui soient ou puissent être au sein d'un monde créé, le meilleur, le plus sanctifiant pour nous, le plus glorieux pour la très sainte Trinité.

Comprenez-vous, maintenant, mes Frères, pourquoi je vous disais en commençant cette Lettre pastorale, que, pour bien saisir la signification du mal et de la douleur, il faut les situer dans l'ensemble du plan providentiel?

Si Dieu n'eût pas permis le péché de nos premiers parents et les nôtres, il n'eût pas été possible au Christ de souffrir et de mourir, et l'univers eût été privé de son chef-d'œuvre. Aussi l'Eglise n'hésite-t-elle pas à chanter dans sa liturgie de la Semaine sainte : *Felix culpa quae talem ac tantum meruit habere Redemptorem!* « Heureuse faute, celle de nos premiers parents, qui vous valut un Rédempteur d'une telle dignité et d'une telle grandeur! »

Dieu lui-même n'eût pu, sans la permission du péché, révéler au monde ce qu'il y a de plus riche dans les trésors de son amour. La miséricorde, au dire de saint Thomas d'Aquin, est la plus haute des manifestations de l'ordre moral. Dès lors, l'amour de Dieu pour une humanité misérable, pécheresse, révoltée, est la plus puissante révélation de la Bonté divine.

Aussi, saint Jean a-t-il écrit : « De même que Moïse a exalté le Serpent dans le désert, de même il faut que le Fils de l'homme soit exalté sur le gibet de la croix. Car c'est à ce point que Dieu a aimé le monde. » *Sic enim Deus dilexit mundum. A ce point, qu'Il lui a fait don de son Fils unique, afin que ceux qui auront foi en Lui échappent à leur perte et possèdent la vie éternelle. Sic enim Deus dilexit mundum ut Filium suum Unigenitum daret, ut omnis qui credit in Ipsum non pereat, sed habeat vitam aeternam.* (Joan. III, 16.)

Et l'Eglise nous le dit expressément dans une de ses prières liturgiques, c'est « par ses œuvres de pardon et de miséricorde, que Dieu nous donne la plus haute révélation de sa Toute-Puissance ». *Deus qui omnipotentiam tuam parcendo maxime et miserando manifestas, multiplica super nos misericordiam tuam.* (Dom. 10a post Pent.)

Comprenez-vous, enfin, pourquoi la vie où se déroule, depuis vingt siècles, le cortège des générations chrétiennes est ce que l'auteur de *l'Imitation de Jésus-Christ* appelle magnifiquement « la voie royale de la Sainte Croix »? Vous expliquez-vous qu'à chacune

des étapes de la vie chrétienne, des sociétés comme des individus, il y ait des effusions de sang et des traces de mort? Et ne trouverez-vous pas, désormais, naturel, que les âmes le plus profondément pénétrées de l'esprit du Christ, aient la passion de souffrir et de mourir; de mourir afin d'être définitivement réunies au Christ, ainsi que s'exprime saint Paul, ou de vivre encore, s'il faut continuer de vivre, mais à la condition, alors, de ne plus vivre que pour souffrir au profit des âmes qui attendent de nous leur salut? (Philipp. I, 17.)

CONCLUSION



ET amour d'infinie miséricorde de notre Dieu, qui a voulu le salut du monde par la Passion et par la Mort de son Fils unique; ce sublime abandon du Christ à la volonté de son Père, et l'effusion de son inénarrable amour pour notre salut, il a plu à la divine Providence de les condenser en un seul foyer, dont le rayonnement atteindrait, à notre époque, son plus puissant éclat, dans le Cœur Sacré de l'Homme-Dieu, le Verbe fait homme. Notre Seigneur Jésus-Christ.

La dévotion au Sacré-Cœur de Jésus n'est pas nouvelle : il n'y a, ni dans nos croyances, ni dans notre culte, rien d'essentiellement nouveau depuis la clôture de l'âge apostolique.

La révélation du Sacré Cœur, telle que l'Eglise l'a insérée dans sa Liturgie, n'est pas une nouveauté, mais un commentaire.

Nous savions que Dieu nous a aimés; tout le long des siècles, les fidèles ont redit l'acte de foi de saint Jean : « Nous croyons à la charité de Dieu pour nous. » *Et credidimus charitati quam habet Deus in nobis.* (I Joan. IV, 16.) La création, l'Incarnation, la Rédemption, l'Eglise, les Sacrements et spécialement la très Sainte

Eucharistie sont d'irrécusables et vivants témoignages de l'amour de Dieu et de son Christ pour l'humanité. Mais, à mesure que, sous le choc des hérésies, de l'incrédulité, la société chrétienne resserrait ses liens et prenait davantage conscience de sa vie intérieure, il convenait que, remontant des effets à leur cause, des rayons de la périphérie à leur centre, elle reconnût, par delà chacun des mystères révélateurs du divin Amour, l'Amour qui les fit surgir.

Et voilà, mes Frères, dans son brûlant foyer, la révélation du Sacré Cœur de Jésus.

C'est la synthèse captivante de tout ce qu'on fait, pour nous attester leur amour et conquérir le nôtre, Dieu et son Christ.

La « vie éternelle » celle que saint Paul, dans sa première Lettre à Timothée, appelle « la vie réellement vie », consiste à connaître Dieu et son Christ. (I Joan. IV, 16.)

Connaître le Sacré Cœur, scruter et goûter son amour, m'y plonger et me laisser dévorer par lui, c'est donc vivre la vie éternelle, la vie qui seule mérite d'être vécue, hors de laquelle il n'y a que ténèbres, glace, mort.

J'aime ma mère, et si vous me demandez pourquoi je l'aime, il ne me sera pas malaisé de vous énumérer les titres nombreux qu'elle a à ma reconnaissance et à ma piété filiale.

Mais j'ai besoin, à certaines heures, de ne plus m'attarder à la considération de ce que je lui dois, pour ne voir que l'âme de sa bonté maternelle et lui dire : Mère, tu m'aimes, je t'aime.

L'épouse aimée sait ce qu'elle doit à son époux, mais l'époux ne demande pas qu'elle le lui redise sans cesse : qu'elle se sache aimée et qu'elle aime en retour, c'est le plus haut objectif qu'il caresse et ambitionne.

Ainsi, le Sacré-Cœur, riche de toutes les délicatesses qui peuvent germer dans la créature, veut que nous L'aimions pour Lui-même, parce qu'Il nous a aimés et nous aime; Il demande que nous sachions voir plus loin que l'intérêt que nous avons à L'aimer, plus

haut que les faveurs temporelles et même spirituelles, dont son Cœur bienfaisant est la source toujours jaillissante pour nous; que nous pénétrions, avec toute notre âme, au foyer même d'où part sa charité et d'où sortent ses bienfaits, et que, là, nous Lui disions : Seigneur, mon Dieu, mon Père, mon Jésus, prenez-moi, je vous appartiens; à la vie, à la mort, je suis à vous; vous m'avez aimé jusqu'à la folie, jusqu'à la croix, jusqu'à la communion eucharistique; absorbez-moi dans votre amour; je ne me laisserai plus séparer de vous par rien : ni la tribulation, ni l'angoisse, ni la faim, ni la misère, ni la menace de mort, ni la mort elle-même, ne me sépareront de l'amour du Christ.

Oui, avec votre grand apôtre, ô Cœur Sacré de Jésus, nous redirons : « Rien, j'en suis sûr, ne pourra nous séparer de la charité de Dieu révélée dans le Christ Jésus Notre Seigneur. » *Certus sum quia neque mors, neque vita... neque creatura alia poterit nos separare a caritate Dei, quae est in Christo Jesu Domino nostro.* (Rom. VIII, 39.)

Le Cœur de Jésus, qui s'est dévoilé, plusieurs fois, du 27 décembre 1673 au 16 juin 1675, à l'humble Visitandine de Paray-le-Monial, la Bienheureuse Marguerite-Marie, est bien dûment le cœur de chair, qui bat dans la poitrine vivante de Notre Seigneur au Ciel et dans l'Hostie sainte de nos autels. C'est le Cœur d'un Homme-Dieu. Et, de par le sentiment général de l'humanité qui voit dans le cœur le symbole de l'amour; de par le rayonnement lumineux dont le Cœur du Christ s'entourait à chacune de ses apparitions; de par la croix qui le surmontait, la couronne d'épines dont il était ceint, la blessure qui le faisait saigner, ce Cœur se révélait comme l'expression de tout l'amour humain et divin dont l'Homme-Dieu est à la fois l'auteur et le possesseur. Il est l'auteur de l'amour, dépensé dans son Incarnation, sa Rédemption, son Eglise, sa vie céleste de Roi et de Pontife; Il est le possesseur de l'amour de la divinité à laquelle par son Verbe il est personnellement uni. Il est

l'univers en substance. Sa Personne résume tout. « Il n'y a rien qui ne tienne en Lui et par Lui », dit admirablement saint Paul, *omnia in Ipso constant*. (Col. I, 17.) L'aimer, c'est aimer tout ce qui est aimable. Le posséder, c'est ne plus manquer de rien; c'est pouvoir redire, en pleine vérité, le cri d'amour de saint François d'Assise : *Deus meus et omnia*. « Mon Dieu, vous m'êtes tout. »

Or, mes très chers Frères, c'est à cette manifestation magnifique des richesses de l'amour, dans le Cœur de l'Homme-Dieu, que je vous convie.

Ensemble, en esprit, nous irons au Calvaire offrir au Cœur de Jésus notre amour, nos réparations. C'est là, nous vous l'avons dit, qu'a éclaté la plus sublime révélation, qui soit possible, de l'héroïsme dans l'amour. Un Homme, qui était Dieu, est mort pour nous. Sa Mère, au pied de sa croix, eut l'âme déchirée, tandis qu'elle L'offrait en sacrifice. Saint Jean, le disciple que Jésus aimait, consentit à l'immolation de son ami, comme s'il y célébrait sa première Messe.

Vous avez appris à vous familiariser avec la mort.

La mort vous fait moins peur, depuis que vous avez vu que nos héros l'affrontent allègrement, grandissent, nous honorent en l'acceptant.

Ils vous ont révélé que vous n'êtes pas au monde pour jouir, mais pour apprendre à mourir.

Désormais, votre ambition sera de mortifier votre égoïsme. Vous ne vous regarderez pas comme une idole, hissée sur un piédestal, à laquelle les autres auraient à venir rendre leurs hommages; vous vous mettrez, avec abnégation de vous-même, par charité, au service d'autrui.

La famille ne sera plus un groupement factice où chacun se recherche; mais une école de sacrifice où chacun se dévoue au profit et à l'honneur de tous.

Les familles verront au-dessus d'elles les intérêts de la patrie

et de l'Église. En attendant l'heure de notre triomphe national, vous accepterez sans murmures ni doléances, les privations et les serremments de cœur qui doivent nous le mériter et le hâter.

Plus haut encore que la famille, la patrie, les Églises particulières, vous verrez le Cœur Sacré de notre Christ Jésus : vous adorerez ses desseins mystérieux, vous vous inclinerez avec amour devant Lui, et vous accepterez, de grand cœur, la part de travail, de chagrin, de souffrance, que, dans son amour infini, il vous a dévolue.

Aimer ainsi Dieu et son Christ au-dessus de tout, jusqu'à lui sacrifier ses intérêts propres et se déclarer prêt à souffrir et à mourir pour Lui, c'est se consacrer à Lui. Voyez là l'idéal d'une vie chrétienne.

Consacrer veut dire affecter pour toujours à une destination religieuse. Consacrer une église, un autel, un calice, c'est les vouer irrévocablement au culte de Dieu.

Le 7 juin de cette année, premier vendredi du mois, et fête du Sacré-Cœur de Jésus, nous nous consacrerons tous à ce divin Cœur. Des instructions seront données au clergé à cet effet. Nous commémorerons alors le cinquantième anniversaire de la consécration, faite par l'épiscopat belge le 8 décembre 1868, de notre patrie bien-aimée au Sacré-Cœur de Jésus.

Le saint vieillard Siméon prédit, vous vous en souvenez, que la mort de Jésus et le transpercement du cœur de sa Mère seraient l'occasion pour beaucoup d'âmes de mettre au jour ce qu'il y a de plus intime en elles.

A genoux, devant le divin Cœur de Jésus et devant le Cœur douloureux et immaculé de sa Mère, nous nous appliquerons à nous pénétrer, enfin, à fond, de l'assurance que Dieu nous aime, que sa Providence est toujours paternelle et, au nom de nos familles et de la patrie, des présents et des absents, nous Lui redirons que nous aussi, de toute notre âme, avec tout ce que nous avons et ce que

nous sommes, nous L'aimons, et, à la vie, à la mort, Lui appartenons. *Sive vivimus, sive morimur, Domini sumus.* (Rom. XIV, 8.)

Aimé soit partout le Sacré Cœur de Jésus! (100 j.)

Sacré Cœur de Jésus, protégez la Belgique. (300 j.)

*Cœur douloureux et immaculé de Marie, priez pour nous
qui avons recours à vous. (200 j.)*

Jésus, Marie! (Prière vocale ou aspiration du cœur, 300 j.)

Amour! Réparation! (100 j.)

Réparation! Réparation! (100 j.)

† **D. J. Card. MERCIER,**
Archevêque de Malines.



CARDINAL MERCIER

VOIX DE LA GUERRE



ILLUSTRATIONS
D'ANTO-CARTE

J. DE GIGORD, ÉDITEUR, PARIS